

Buddha, mais du Buddha avant son illumination, avant même son entrée en religion, au temps de sa jeunesse et de sa vie conjugale, ou encore à l'époque de ses existences antérieures. Si elle ne va pas jusqu'à substituer absolument l'idéal laïque à l'idéal monastique, elle exalte du moins — tout comme la *Bhagavad-gîtâ* — l'homme vertueux qui est resté dans le monde aux dépens de celui qui en est sorti. Non contente de revendiquer pour le premier le droit au salut, elle proclame encore la supériorité du procédé qu'il emploie pour l'atteindre et qui ne tend à rien moins qu'à la suprême perfection, poursuivie d'âge en âge, à coup de sacrifices, à travers une série incalculable de renaissances. Pour le guider et le soutenir dans la longue et dure voie où l'engage un vœu solennel, le débutant comptait sur l'intervention et la grâce efficace des Bodhisattvas, ses précurseurs. Déjà voisins du but, ces êtres surnaturels, inférieurs aux seuls Buddhas (que tout de même on n'osait détrôner), passaient pour bien supérieurs aux dieux de la vieille mythologie. Il s'ensuit aussitôt qu'au point de vue extérieur — celui qui, reconnaissons-le à sa honte, intéresse avant tout l'archéologue — « le culte des Bodhisattvas » devint, ainsi que le fait judicieusement remarquer Yi-tsing⁽¹⁾, la marque distinctive de la « grande doctrine », et qu'enfin ce culte ne pouvait manquer de se traduire aux yeux par le nombre croissant des images du héros laïque dans toute sa gloire.

Des aperçus nouveaux et un vaste champ d'intéressantes conjectures s'ouvrent ainsi devant nous; mais le point délicat est de savoir jusqu'à quel point ces lointaines perspectives rentrent dans le cadre de l'école artistique que nous avons pris à tâche d'étudier. Demandons-nous d'abord ce qu'en pensent les textes. Parmi ceux dont nous avons fait jusqu'à présent un constant usage, il se trouve que le *Lalita-vistara*, non content de pousser au premier plan de la dévotion la figure de Siddhârtha (le futur Çâkya-muni), est aussi

⁽¹⁾ *Rec.*, p. 14.